

Fiction

Number 91, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2003). Review of [Fiction]. *Nuit blanche*, (91), 10–35.

**Jean Mohsen Fahmy
IBN KHALDOUN
L'HONNEUR
ET LA DISGRÂCE**

**L'Interligne, Ottawa, 2002,
377 p. ; 29,95 \$**

Jean-Paul Sartre affirmait qu'un livre n'est qu'un petit tas de feuilles sèches ou une grande aventure : la lecture. L'amour des livres naît d'abord du plaisir d'évasion que procure la lecture. Vivre par procuration, se déplacer allègrement dans le temps et l'espace, c'est ce plaisir que nous fait vivre *Ibn Khaldoun, L'honneur et la disgrâce* de Jean Mohsen Fahmy. Ce roman historique, qui se déroule dans le monde arabe du XIV^e siècle, est narré par Ibrahim, esclave affranchi devenu secrétaire du savant Ibn Khaldoun, qui a connu la faveur des princes et des monarques, mais aussi leur foudre. Empruntant la forme des mémoires et de la biographie, le roman est construit dans un constant va-et-vient entre le présent de la narration, durant le siège de Damas par Tamerlan, et le passé. Si Ibn Khaldoun est bien un personnage historique, si les événements racontés ont fait l'objet de nombreuses recherches de la part de l'auteur, il n'en demeure pas moins que sa vie est pleine de péripéties dignes des plus grands romans d'aventures. Fils d'un notable, Ibn Khaldoun parcourt, tout au long de sa vie, le monde arabe : Tunis, Fès, Grenade, Biskra, Le Caire, Damas... Sa quête de connaissances – il étudie la médecine, le droit, la littérature, la théologie... – n'a d'égale que le plaisir qu'il prend dans le pouvoir et dans

l'amitié avec les grands de ce monde. Or, bien qu'il occupe plusieurs postes importants auprès de divers sultans, il connaît également la disgrâce. Menacé, emprisonné, honni, il devra s'enfuir à plusieurs reprises pour sauver sa vie.

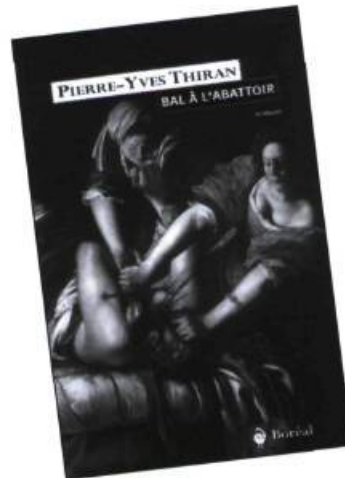
Le roman propose ainsi une réflexion sur le pouvoir, la corruption, l'éthique politique, l'amitié, en somme sur l'humanité. Du XIV^e siècle au XXI^e, les choses ont-elles changé ?

Ce roman fut finaliste au Prix du journal *Le Droit* et au Prix des lecteurs de Radio-Canada et a remporté le Prix du livre d'Ottawa.

Lucie Hotte

**Pierre-Yves Thiran
BAL À L'ABATTOIR**
**Boréal, Montréal, 2003,
312 p. ; 24,95 \$**

Tout commence le jour où Pierre-Yves, le narrateur et personnage principal, se présente en retard à l'école où il doit assurer une suppléance. En colère, le directeur de l'établissement lui sert un long discours sur l'importance d'assumer ses responsabilités (tout en se gargarisant de sa propre importance) avant de lui signifier son congédiement. Le jeune homme est alors contraint d'effectuer de la vente itinérante de bas et d'élastiques à cheveux, sous les ordres d'un gourou de la motivation pour qui ses subalternes sont autant de cerveaux à programmer à coup de « Vendre ! Vendre ! Veeendree ! » Ayant peu de succès auprès de la clientèle, il se fait finalement embaucher comme correcteur pour



marketing, délaissant sa plume pour s'exhiber à demi-nu dans la nouvelle campagne publicitaire d'un parfum à la mode.

Avec son langage fragmenté et son ton incisif et pamphlétaire, ce roman satirique, à saveur autobiographique, tire à boulets rouges sur la société de consommation, les médias populaires, les artistes qui s'abaissent au papotage inutile (dont une certaine Nancy Huston « en train de répéter ses faderies superfades d'écrivaine mère de famille »), la bêtise et l'absurdité de l'existence. Certains lecteurs se sentiront cependant quelque peu déroutés par les longues tirades, parfois sans liens avec le texte, qui nous entraînent dans un univers bien personnel. Il faut néanmoins lire *Bal à l'abattoir* pour sa critique sociale, entre autres ses portraits de personnages influents mais idiots et la dénonciation de l'hypocrisie de certaines publications qui gavent sciemment le public d'âneries.

Éric Gauthier

**Derek Walcott
UNE AUTRE VIE**
*Trad. de l'anglais
par Claire Mailloux*
**Gallimard, Paris, 2002,
191 p. ; 34,50 \$**

Le hasard, s'il existe, fait souvent bien les choses. J'étais à mettre ces jours-ci la dernière main à un ouvrage collectif de textes consacrés au voyage à paraître au Brésil, quand je suis entré dans *Une autre vie*. Je lisais déjà Derek Walcott pour plonger en l'universel et le plus intime de moi-même. Je le savais capable de me faire par moments dépasser la glauque hypocrisie de l'homme. Avec ce recueil autobiographique écrit dans les années 1960 et traduit en

le compte du magazine à sensation *Sur Place*, dirigé par Gaburin Vocifère, un disciple de la rentabilité, qui se dit passionné par le très lucratif « aspect humain » de la nouvelle. Après avoir feint de s'intéresser à Pierre-Yves et à son travail, Vocifère lui propose de remplacer un collègue journaliste et de couvrir un événement jet-set au cours duquel un jeune poète joue les prostitués du

français par Claire Mailloux à sa demande, le poète antillais est encore toujours le matin pour moi.

Déjà, au seuil, un rythme immense, organique, s'installe, l'écriture du large se déployant dans le battement des astres : « [J]e recommence ici, commence / jusqu'à ce que cet océan / soit un livre clos ». On pense aussitôt à Saint-John Perse, puis, bien sûr, au *riverrun* (*erre vie, rolarríoanna, riverrun...*) du *Finnegans Wake*, modèle fractal contemporain du voyage homérique. Les vingt-trois chapitres-chants ventilés sur quatre parties dessinent un récit ternaire où l'amour, l'art et la mort se rencontrent dans une épopée singulière et collective dont la multiplicité focale se trouve subtilement soutenue par le pentamètre. L'autre se révèle entre culture et nature, acte et fantôme, noir et blanc, langues, gothique, « inquiétante » vigilante.

Une galerie de personnages, morts si vivants, cimetière marin regorgeant de cendres tatouées par la lumière du souvenir, la mythologie inscrite au corps. Sainte-Lucie s'éveille au bruit de la machine à coudre de la mère du poète, cousant et recousant les tissus du destin. La commère Berthilia, Gaga le travesti, Philomène l'idiote, Hélène la prostituée, Ligier l'assassin, Joumard le voleur de volailles – tout un peuple surgit pour accoucher du futur ébloui par les allamandas. On entend alors les chants des charbonniers, successeurs des antiques esclaves égyptiens, fantômes vêtus de suaires diaphanes.

Plus que jamais, la langue de Derek Walcott devient superfluide, sa viscosité nulle accueille tout autant la négromancie que le méthodisme de son enfance. Il trace désormais sa vie et sa mort,



mariées dans les variations de l'extrême, signes de sa mémoire intemporelle.

Michel Peterson

Paul Celan
RENVERSE DU SOUFFLE
Trad. de l'allemand
par Jean-Pierre Lefebvre
Seuil, Paris, 2003,
176 p. ; 41,95 \$

Renverse du souffle, Atemwende, désigne le moment précis où s'inverse le souffle de la respiration, là où il s'arrête en quelque sorte. Dans le mouvement de la vie qui nous propulse au-dehors – expiration – et que nous ravalons sans cesse – inspiration –, une volonté s'efforce de perpétuer le souffle. Elle gît dans l'entre-deux, et la régularité de la renverse, sa mesure ou ses cassures de rythme, ses malaises, manifestent peut-être mieux l'existence particulière que le souffle qui jaillit en mots. Le chant serait l'émergence de cette existence dans l'espace que nous habitons tous « sous les bourrasques de métaphores ». Un chant ici dissonant, disharmonique, vacarme. Même écrit dans une langue nouvelle qui en soi l'invente, ce tournant (*atem*) du souffle (*wende*), sitôt qu'il est dit, se heurte à la densité d'un symbole, l'histoire du chant juif auquel est inévitable-

ment lié le poète d'origine juive allemande. « Plus d'art de sable, plus de livre de sable, plus de maître. / Rien d'acquis aux dés. Combien / de muets ? / Dix-et-sept. // Ta question – ta réponse. / Ton chant, qu'est-ce qu'il sait ? // Dans la neige enfoui / Eigen-oui, / È-e-i. »

On sait que les poèmes du recueil *Atemwende* ont été écrits durant les deux années qui ont suivi le premier internement psychiatrique de Paul Celan, entre 1963 et 1965. Le fait qu'ils n'aient été traduits entièrement que cette année – et tous s'accordent sur la valeur du poète – démontre la difficulté que posait l'interprétation de cette quête tragique de l'avant-signé.

Cette poésie néanmoins nous parle, te parle, « un cerveau neuf fleurit pour toi ». Parce qu'il n'y a pas de chant sans espoir d'un lendemain autre.

Judy Quinn

Yolande Villemaire
LA DÉFERLANTE
D'AMSTERDAM
XYZ, Montréal, 2003,
91 p. ; 11 \$

Avec son huitième roman, *La déferlante d'Amsterdam*, Yolande Villemaire nous amène au pays de Van Gogh, Vermeer et Rembrandt. La possibilité de se trouver à proximité de tableaux de maîtres ou d'observer les paysages qui les ont inspirés n'est pas le seul avantage qu'offre la Hollande : elle peut aussi servir de refuge à une femme qui fuit son amant.

Ce roman rappelle, par ses paragraphes brefs et très colorés (« L'herbe dorée des dunes, le ciel bleu, quelques nuages, un soleil d'hiver et des vagues qui déferlent, vertes. »), le procédé des impressionnistes, leur ma-

nière d'appliquer la couleur en touches juxtaposées. Les non-dits du texte font penser aux blancs que ces peintres laissent sur les toiles. Miliana Tremblay, une « amazone de ville » livre ses impressions mais jamais tout ce qui la tourmente vraiment. Ainsi, le lecteur ne connaît pas la raison pour laquelle elle a quitté Dragan (dont elle porte l'enfant), sinon que « l'étreinte avait été si intime, si profonde, que Miliana avait atteint les régions les plus lointaines de son âme et qu'elle en était revenue tremblante et glacée jusque dans ses os de femme préhistorique ». Un autre homme la blesse ensuite, mais on n'apprend de lui que quelques détails : « Bavon l'a humiliée. Il s'est montré inquisiteur, elle s'est mise à étouffer, il a dit qu'elle était vraiment trop secrète. Avec un tel mépris qu'elle s'est enfuie ».

Il y a plusieurs questions sans réponse dans le roman, mais cela ne lui enlève rien. Plongés dans un univers coloré, nous longeons les canaux avec Miliana, observons avec elle la nature, les gens dont elle esquisse les portraits. Nous partageons son dépaysement, ressentons son angoisse. Tout au long de cette promenade, et malgré le désir d'oubli qu'éprouve la jeune femme, le souvenir de son amant nous accompagne. Un livre étonnant qui rejoint notre propre fragilité, notre peur d'aimer.

Radmila Zivkovic

Anne Laurier
LE CRIME INACHEVÉ
L'Hexagone, Montréal,
2002, 170 p. ; 17,95 \$

Les pères ne sont sans doute pas conscients de la fascination qu'ils exercent – souvent par leurs silences, leur

vie énigmatique, voire leurs faiblesses – sur leurs jeunes enfants. En ce sens, *Le crime inachevé* s'inscrit tout droit dans la lignée de *Chez moi* de Geneviève Robitaille (Triptyque, 1999) et des *Yeux du père* de Guy Lalancette (VLB, 2001), quoique les styles des trois auteurs soient radicalement différents. Comme dans *Chez moi*, le père alcoolique suscite tour à tour chez sa petite fille admiration et perplexité. Comme dans *Les yeux du père*, le récit s'ouvre sur l'image d'un cercueil, point de départ d'un chapelet plus ou moins discontinu de souvenirs dont l'unité tient à ce père parti qui n'a jamais vraiment été là.

Anne Laurier est un pseudonyme. L'auteure, dans la quarantaine, aurait apparemment plusieurs romans à son actif, mais elle a choisi l'anonymat pour pouvoir faire en toute liberté le récit de son enfance malheureuse. Une enfance marquée non seulement par la décevante figure paternelle mais aussi par une mère tyrannique qui savait autant que son époux cultiver le silence épais et la démolition des âmes.

Pas gai comme sujet ; l'auteure, cependant, tout en pratiquant une écriture sérieuse et nerveuse, ne sombre jamais dans le pathos et se contente de se confier à nous dans le but avoué de se libérer d'une colère qu'elle entretient depuis la mort de son père, survenue lorsqu'elle avait 18 ans.

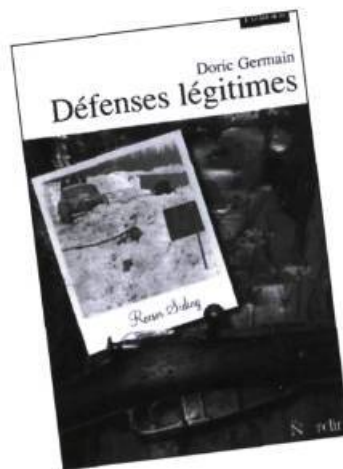
Vie de famille, amitiés, sentiment d'enfermement, de honte, premières amours (ou, pour être plus exact, premières fréquentations) ; Anne Laurier, en sachant maintenir notre intérêt par

son style franc et direct, nous raconte son enfance et son adolescence par bribes, comme une personne qui, au mitan de la vie, tente de mettre de l'ordre dans ses souvenirs et d'exorciser des vieux démons. A-t-elle réussi ? Nous le lui souhaitons. Il doit être extrêmement lourd de porter constamment un malheur que l'on attribue entièrement à des gens qui sont morts.

François Lavallée

Doric Germain
DÉFENSES LÉGITIMES
Le Nordir, Ottawa, 2003,
157 p. ; 20 \$

Dans son cinquième roman, *Défenses légitimes*, Doric Germain nous propose de revisiter une page de l'histoire du Nord de l'Ontario. Bien que les voyageurs qui parcourent la Transcanadienne ne peuvent manquer d'apercevoir, à mi-chemin entre Kapuskasing et Hearst, l'imposant monument représentant un homme, une femme portant un bébé et un enfant, peu d'entre eux en connaissent l'histoire, qui demeure, dans une grande mesure, encore taboue dans bien des familles de la région. Trente ans après l'émeute meurtrière de la nuit du 10 au 11 février 1963, qui opposa les grévistes de la Spruce Falls Power and Paper Company aux cultivateurs locaux qui possédaient des droits de coupe de bois et vendaient leur bois à la même compagnie, Doric Germain en relate l'histoire, romancée certes, mais tout de même fidèle aux événements. À travers son personnage principal, Pierre Ménard, fils de cultivateur



qui travaille l'hiver à un camp de bûcherons, et Madeleine, la jeune fille qu'il fréquente et dont le père, qui est à l'emploi de la Spruce Falls, se retrouve en grève, Doric Germain nous présente les deux camps opposés, avec leur mode de vie, leurs choix et les raisons qui poussent les uns à faire la grève et les autres à continuer à fournir du bois au « moulin » à papier. Toutefois, en dépit de son fondement historique, en dépit du fait qu'il s'agit sans

doute là de la meilleure étude portant sur ces tragiques événements, le roman de Doric Germain demeure une fiction. Il y explore, comme dans toute son œuvre d'ailleurs, les méandres de la vie humaine. On pourrait dire qu'il est un écrivain de la condition humaine. Il réussit à transcender l'espace du Nord de l'Ontario, où se déroulent tous ses romans, afin de mettre en scène les vicissitudes de l'âme humaine. Que ce soit la cupidité, la mesquinerie, l'intolérance, la haine ou tout simplement la nécessité qui mènent ses personnages, il en peint un tableau vivant qui ne peut que nous amener à remettre en question nos propres comportements et nos préjugés.

Lucie Hotte

Christiane Lahaie
HÔTEL DES BRUMES
L'instant même, Québec,
2002, 108 p. ; 14,95 \$

Un hôtel sur un bout de terre détachée du continent, qui vogue au gré des eaux. Des clients, venus de tous les horizons, et qui dérivent à l'égal de cette parcelle de terre. Autour, la mer attend. Certains choisiront d'entendre son appel. D'autres resteront là, à peine soucieux de leur situation étrange. Mais tous, dans cet isolement, doivent affronter leurs fragilités et, peut-être, colmater des fêlures une ultime fois.

En quelques pages, Christiane Lahaie parvient, avec ce roman sous forme de nouvelles, à donner vie à toute une kyrielle de personnages vulnérables, un peu paumés. Il y a Macha Fiodorova et Anton Sarkov, dont la passion au goût de soufre ne survit qu'à coups de griffes. Il y a mademoiselle Azarine Muecke, qui a espéré trop

d'années en vain que l'homme aimé lui rende son amour. Et Penny Sands venue se réfugier loin de l'amour d'un homme, et d'un autre. Il y a Linton MacGregor fuyant un fils toxicomane. Il y a la seconde jeune épouse d'Alphonse Tracy qui s'ennuie dans ce voyage de noces sans éclat, et celle d'Henry Best qui ose entremêler de force ses doigts à ceux de ce mari qu'elle voudrait retenir. Il y a tous les autres qui se croisent parfois, à peine.

Dans cet *Hôtel des brumes*, Christiane Lahaie donne à ses personnages une dernière chance de modifier la courbe de leur vie, de mettre fin à la dérive pour vivre... ou se laisser couler enfin dans les flots.

Un beau roman qu'il faut savourer lentement.

Linda Amyot

Juan José Saer
CICATRICES

Trad. de l'espagnol
par Philippe Bataillon
Seuil, Paris, 2003,
351 p. ; 42,95 \$

Initialement publié en 1976 par Denoël dans une autre traduction intitulée *Le mai argentin*, *Cicatrices* dessine le croisement de quatre récits dont le centre mouvant est un événement répété : un meurtre. Ce qui frappe dans ce texte, c'est combien l'intensité de la langue chirurgicale et clinique recèle de vigueur émotive, à tel point que ses accents deviennent par moments fantastiques.

Une ville sous la pluie. Un jour. Le même pour tous, et pourtant si différent.

Prise 1 : Ángel, un adolescent paumé qui tient une chronique de météo dans un journal, est un lecteur boulimique. Thomas Mann, Faulkner, Nabokov, tout y passe. Il vit avec sa mère, strip-teaseuse.

Prise 2 : Sergio, péroniste, avocat pénaliste, lui aussi lecteur, mais surtout joueur qui se dépouille de tout par passion *logique* pour le chemin de fer, une variété de baccara. Qu'il perde tout importe peu au fond puisque le jeu lui permet de gagner à la formulation d'une théorie du chaos et des ordres du monde. Très réaliste et beaucoup moins sous le coup de la pensée magique qu'on pourrait donc le croire, Sergio écrit en outre des essais dont le point commun semble que « du point de vue de l'origine du langage, aucun mot ne signifie rien », thèse hautement significative si l'on s'y arrête.

Prise 3 : Ernesto López Garay, juge à la pensée *esthétique*, traduit *The Picture of Dorian Gray*. À ses yeux, les humains ne sont que des gorilles. Sa vie paraît se dérouler davantage dans sa voiture qu'au tribunal. Voilà un homme littéralement halluciné par l'animalité de l'humanité et qui conçoit tout ce qui arrive comme un roman, envahi qu'il est par des « étrangements », sortes d'irruptions de la réalité dans son espace psychique.

Prise 4 : Luis Fiore, modeste ouvrier, revient avec sa fille et sa femme de la chasse aux canards. Il laisse sa fille à la maison et passe chez le Turc Amado Jozami avec sa femme prendre un verre. Elle l'insulte, ils sortent. María Antonia Pazzi de Fiore, *alias*, la Gringa, meurt à trente-quatre ans. Luis a voulu tout effacer, mais un reste s'inscrit.

Rien de pathétique ici. Les cicatrices ne sont pas des marques sur le corps, elles sont les traces d'une souffrance parfois à peine perceptible. La béance de l'être, que chaque narrateur en est venu à rencontrer au détour de son double, dans la folie.

Michel Peterson

CHUTE et POUVOIR



PIERRE LAJOIE

LES ÉDITIONS JCL

Quand Pierre Lajoie a entendu le juge prononcer sa sentence, le plancher, sous lui, s'est effondré. De victime présumée, il passait au stade de coupable à qui on indiquait maintenant le chemin de la prison.

Cet ex-PDG, qui avait pourtant côtoyé les Bourassa, Mulroney, Trudeau, Chrétien et plusieurs autres grands noms du monde des affaires et de la politique, a décidé, aujourd'hui, de saisir le bâton de parole.

Régionaliste et entrepreneur depuis toujours, Lajoie a encore beaucoup de choses à dire et à « faire arriver ». Il nous offre, sans détour, sa vision positive de l'avenir en région, du traitement des affaires, des leçons reçues en politique, de la vie, des syndicats, des autochtones et de cette longue saga judiciaire qui lui aura donné l'occasion d'approfondir tous les méandres de la justice.

Un témoignage à lire et à méditer.

Découvrez ce livre chez votre libraire
et plus encore au

www.jcl.qc.ca

Jacques Poulin
LES YEUX BLEUS
DE MISTASSINI
 Leméac, Montréal/Actes
 Sud, Arles, 2002,
 187 p. ; 22,95 \$

Une pile de livres dans une vitrine, comme un phare sur sa route, incite Jimmy à entrer dans une librairie où les livres sont classés selon le « principe du désordre absolu ». Comme il entend le murmure des poèmes enfermés dans les livres, il est considéré comme un élu par Jack Waterman (héros de *Volkswagen Blues*), propriétaire de la librairie, écrivain-traducteur qui perd peu à peu la mémoire et confond parfois les romans qu'il a lus avec ses souvenirs. Jimmy accepte l'emploi de commis que Jack lui propose.

Régulièrement, comme autant de messages codés que Jimmy comprend parfaitement, Jack laisse des livres à l'intention de son commis. C'est que le vieux Jack se sent décliner, sa mémoire lui joue des tours. On comprend peu à peu qu'il veut faire de Jimmy son alter ego, car il pousse ce jeune homme qui lui ressemble dans ses propres traces. Comme Jack sait que sa tête ne lui obéit plus toujours, il demande aussi à Jimmy de lui donner, le temps venu, la petite poussée qui lui permettrait de tirer sa révérence avant d'avoir perdu toute autonomie.

L'imminence de la mort est un thème aussi présent ici qu'il l'avait été dans *La tournée d'automne* (1993). Alors que c'est la possibilité d'un nouvel amour qui avait alors tiré le personnage du côté de la vie, *Les yeux bleus de Mistassini* met l'espoir du

côté d'une possible continuité. Fragilisé mais lucide encore, le vieil écrivain inspire une grande tendresse. Un écrivain va mourir, mais sa vie a un sens parce que d'autres écriront des livres. On se rappelle que, dans *Chat sauvage* (1998), l'écrivain public écrivait pour un vieil homme en qui il reconnaissait son père ; le dernier roman de Jacques Poulin réinscrit en quelque sorte cette complicité dans un cadre plus littéraire. Ce propos fait apparaître *Les yeux bleus de Mistassini* comme une synthèse de toute l'œuvre de l'auteur, qui est en même temps une réflexion sur la littérature, et fait résonner significativement cette phrase de *Volkswagen Blues* : « Un livre n'est jamais complet en lui-même ; si on veut le comprendre, il faut le mettre en rapport avec d'autres livres, non seulement avec les livres du même auteur, mais aussi avec des livres écrits par d'autres personnes ».

Hélène Gaudreau

Pierre K. Malouf
LES SOUPIRS
DU CLOPORTE
 Varia, Montréal, 2002,
 627 p. ; 32,95 \$

« Écrire, c'est réduire », aime à nous rappeler le narrateur de cette chronique, qui va même jusqu'à prétendre qu'il a respecté cette consigne en nous livrant une brique de plus de 600 pages. Il faut croire que tout le monde n'a pas la même définition de la concision.

Il faut croire aussi que tout le monde n'a pas la même vision de ce genre



littéraire qu'est la chronique. En effet, on a ici une belle illustration du fait qu'il ne faudrait peut-être pas prendre à la lettre la vision de Stendhal, selon qui le roman serait « un miroir qui se promène sur une grande route ». Un peu de discernement dans le choix des incidents et des descriptions, au fond, ne fait jamais de tort...

Car pour qu'un récit soit intéressant, fût-il une chronique, il faut tout de même un ou des fils conducteurs pas trop ténus et des personnages présentés de l'intérieur, qui nous accrochent, auxquels on s'identifie, qui ont des choses à nous apprendre.

Quelques pages des *Soupirs du cloporte* répondent à ces exigences. Pensons

notamment à l'histoire de Marc Savignac, élevé par une féministe qui, sans en être vraiment consciente, lui renvoie une image méprisante et humiliante de son sexe. Il aura le malheur d'être présent – et de n'avoir pu rien faire – au massacre de l'École Polytechnique. Beau cas fécond, d'ailleurs bien exploité ici. Mais ces quelques fils, qui auraient pu constituer un début de recueil de nouvelles, se perdent dans un flot de mortier qui ne prend pas et d'élucubrations dont on se lasse vite, dans lesquelles l'auteur semble incapable de résister à la tentation de se projeter à l'avant-plan comme un enfant qui manque d'attention, avec ses réflexions blasées sur la vie et la société et même sur ses propres personnages et sa propre démarche d'écriture.

« Ajoutez quelquefois, et souvent effacez »...

François Lavallée

Amélie Nothomb
ROBERT
DES NOMS PROPRES
 Albin Michel, Paris, 2002,
 171 p. ; 24,95 \$

Disons-le tout de go : Amélie Nothomb nous avait habitués à mieux. Son dernier roman, publié pour la rentrée littéraire d'une année palindrome, a toutes les apparences d'un travail un peu bâclé, conclu à la hâte pour des raisons qui n'auraient pas grand chose à voir avec la littérature. C'est dommage. L'auteure prolifique, qui ne semble pas avoir perdu son imagination fertile, a néanmoins quelque peu sacrifié son style sur l'autel de l'édition commerciale. Il ne faut pas plus de deux heures pour terminer la lecture de *Robert des noms propres* qui paraît pourtant bien longue à la mi-temps. Pourtant, le début,

comme toujours « abracadabrantique », était très prometteur : Plectrude (c'est le nom farfelu mais tout ce qu'il y a de plus gothique de l'héroïne), née d'une jeune mère foldingue qui bute littéralement son géniteur avant de se pendre haut et court en prison, est captée comme un héritage par sa tante qui verra en elle une enfant hors normes, future danseuse étoile – rien de moins ! Amélie Nothomb brocarde les tièdes, les tenants de la suffisance, le narcissisme calculateur de la parentèle, l'univers aux relents concentrationnaires de la danse classique, ou encore la servilité benoîte de la « plèbe » ! Féroce et cynique à souhait.

Hélas, le destin de Plectrude, aussi sûrement que le récit, s'essouffle très vite. En des pages où les coquilles se multiplient en même temps que se déploie une intrigue somme toute prévisible, Amélie Nothomb a tôt fait de nous mener vers une chute à laquelle la quatrième de couverture avait déjà préparé les lecteurs : « Pour un écrivain, il n'est pas de plus grande tentation que d'écrire la biographie de son assassin ».

L'imagination semble intacte mais le style, cette fois négligé, déçoit les habitués. Les critiques ont été nombreux à vilipender la jeune dame en noir et l'un d'eux a même menacé, si le prochain roman n'est pas meilleur, d'aller cracher sur Nothomb... La formule, splendide, est tout de même excessive : espérons simplement que la prochaine cuvée Nothomb sera un plus grand millésime.

Armelle Datin

Jean Royer
POÈMES DE VEILLE
Le Noroît, Montréal, 2002,
116 p. ; 16,95 \$

Des vers courts, des répétitions pour dire l'éternel retour du même, mais aussi une parole régulière, un flot constant et imperturbable pour dire la mort, l'impensable. Toujours à la recherche d'espaces habitables, Jean Royer se love dans la solitude de la poésie pour affronter cette mort qui traverse le recueil. Sa solitude est toutefois peuplée de dialogues avec une quantité d'auteurs (Gaston Miron et Héraclite d'Éphèse en tête) qu'il salue et cite abondamment. Il convoque des « âmes amies » de tous les siècles pour interroger son époque. La mort et le souvenir sont ici les thèmes majeurs de ce projet humaniste au sens ancien.

La mort : une roche dans l'eau, qui fait des ronds, des ronds qui s'estompent. La véritable mort survient toutefois lorsque disparaît la dernière onde de mémoire, disait Marie Uguay dans un entretien avec Jean Royer. Avec la forme *dialogale* et l'union des contraires, il interroge la poésie, ce presque rien, cette vie irréductible, d'une manière qui rappelle celle des présocratiques et leurs éléments primordiaux. Il lance des noms comme des pierres dans le fleuve, remue l'onde ; la littérature devient antidote à la mort. S'en dégage des confidences apaisantes et une critique lucide, calme, des atrocités en tous genres (« mesure ta colère / à ton intelligence », dans « Le feu veille le feu »). Le langage



canalise la révolte qui prend une tournure posée, méditative, convoquant l'amour et l'accompagnement. Malgré des accents parfois légèrement sentencieux et un je-ne-sais-quoi d'abrupt dans ce *name dropping*, l'efficace des citations porte : pensée et mémoire sont en éveil.

Il y a un souffle antique dans ces vers écrits au « tu », intriquant destinataire et destinataire. Adresses de la poésie au poète, du poète au poète, du poète au lecteur, qui sait ; le recueil s'inscrirait alors dans la suite des *Pensées pour moi-même* de Marc-Aurèle ou de Rilke écrivant au jeune poète.

Alexandra Liva

Sylvain Houde
**ILS IRONT
AU FIRMAMENT**
L'Effet pourpre, Montréal,
2002, 198 p. ; 19,95 \$

Voici un récit de l'ère informatique, réticule tissé par un narrateur inscrivant en miroir ses gestes et ses outils à même le texte : « Cliquez Zap », « Zoom in », « Reconnexion », mais aussi « Cliquez Maintenant, rue Mont-Royal, désertée par les lesbiennes militantes activistes » ou encore « Premier mouvement du tango des illusions ». En fait, on voit combien le procédé eut été facile si Sylvain

Houde s'en était tenu à la simple dénotation, sans faire signifier l'aspect mécanique de l'invariant. Il n'en est rien – et ce, même si la répétition finit par perdre de son efficacité. Au fond, le *clit* vient signer en creux l'allégorie tels les embrayeurs des griots africains ou des poètes déparleurs des Antilles. Onomatopée marquant le discours et reliant les protagonistes autrement absents les uns aux autres, elle ouvre aux jeunes adultes en mal de sens qui se côtoient dans la jungle vide du postmoderne une motivation à élaborer.

Histoire de mœurs : la vie plate plate plate de jeunes adultes hyper-fragiles surfant entre la baise, le travail, la beuverie et le néant. Il leur arrive de se rencontrer « sous vide » et d'imaginer que quelque chose – quoi ? God knows ! – pourrait arriver. Ils sont on ne peut plus typés : le beau gringo, Jérémy le Black, Matthew flippant pour Monica-la-mitraille, Didier l'androgynisme « junkie de gymnase », Maggie folle de célébrité, Martine qui ne dédaigne pas les kits de soubrette et les menottes, Constant qui bande bien en menottant Martine, une belle génération-spectacle sans parole, hantée par le travail mort. On peut lire ce roman comme un précis de décomposition campé côté Quartier

latin, bcbg. Pas de sourire bouddhiste, pas non plus d'énergie, que du toc, de l'artificiel. À croire que ça ne parle plus, que ça ne répond plus. Il me souvient d'un philosophe qui, s'intéressant aux conditions de signification d'une phrase, proposait que ce dont on ne pouvait parler, il fallait le taire. Or dans ce monde de la novlangue, on ne parle plus que pour rien dire. Conclusion : ce dont on ne peut rien dire, il faut le parler. Sera-t-on surpris que la Vérité de la femme et le Mensonge de l'homme, exposés dans toutes les vitrines, exposent leur différend sur le fil de la lame de rasoir de la production ? Comment en vient-on à jouir là, tout de suite, sans désir ?

Michel Peterson

Carmen Boulosa
AVANT

Trad. de l'espagnol
par Sabine

Coudassot-Ramirez

Les Allusifs, Montréal,
2002, 137 p. ; 19,95 \$

Dans le deuxième roman de la Mexicaine Carmen Boulosa, la plongée dans l'univers d'une petite fille persécutée par ses peurs nous ramène à nos propres craintes d'enfant, à la pensée magique et aux fantasmes propres à cette période fertile de la vie. L'écriture empreinte d'émotion de Carmen Boulosa s'accorde particulièrement bien à ce type de récit nourri de réminiscences et de réinterprétations. « Ainsi, l'enfermement dont je souffre me semble commode. [...] Il n'y a qu'ici que je peux filer mon histoire avec autant de plaisir sans que les souvenirs soient interrompus lorsque je les convoque, car il n'y a ici rien d'autre que leur présence. »

On se demande en fait qui est la narratrice qui se sou-

vient de son enfance, et dans quel monde elle vit désormais. Ses souvenirs, qu'elle nous livre par brassées, sont peuplés de voix étranges, de pas, de visages parfois. Ce monde hostile la poursuit, hante ses jours et ses nuits d'enfant qui cherche par tous les moyens à déjouer ses démons. Une histoire belle, pleine et ronde comme ces journées d'enfance qui sont une éternité, dont les traces demeurent tout au long de la vie et sur lesquelles se trame, avec les fils tendus du quotidien des adultes, une vie singulière et unique.

Voilà un petit livre qui nous atteint dans ce que l'on a de plus intime, cette part d'enfance qui subsiste en chacun de nous et qui s'accorde, tant bien que mal, avec notre présent. Car qu'y a-t-il de plus universel que ce que l'imagination d'un enfant crée à partir de la réalité... ce monde fantasmagorique qu'on mettra toute une vie à apprivoiser !

Sylvie Trottier

Monique Durand
LA FEMME DU PEINTRE
Le Serpent à Plumes, Paris,
2003, 185 p. ; 27,95 \$

Un roman, oui, mais un roman sur lequel pèse le poids de deux vies passionnées, réelles, celles d'Evelyn Rowat et de René Marcil. Evelyn, issue d'un milieu anglophone, a connu une enfance difficile, sans affection de sa mère Noémi. Elle s'échappe de Mont-Royal pour suivre des cours de dessin à Montréal et est engagée chez Eaton, à l'atelier de chapellerie. À New York, elle devient une artiste-dessinatrice de mode, talentueuse et renommée ; sa situation financière est assurée. Elle rencontre René Marcil, issu du quartier



Saint-Henri. Ils deviennent passionnément amoureux, un soir dans Central Park. Artiste-peintre, René voudrait voir passer le vent dans sa peinture et sentir les odeurs à travers ses couleurs ; il n'est jamais satisfait de ses coups de pinceau ! Il a produit des milliers de toiles ; une seule exposition dans une galerie, deux jours et demi. Il aime éperdument Evelyn, mais dans des moments d'exaspération, lui crie sa haine. Ils veulent oublier le passé, leurs origines. Ils ont faim, « [f]aim d'autres choses. Folle furieuse faim. De tout et d'ailleurs ». Ils se sont séparés et retrouvés tant de fois ! Pendant plus de 50 ans, Evelyn a tout porté et tout assumé. René a passé les deux dernières années de sa vie chez elle, à Toronto. Il est mort en 1993. Quant à Evelyn, elle serait décédée en 2001.

L'écriture est remarquable et magique. Des portraits et des tableaux alignés en courts chapitres d'environ deux pages, un peu moins, un peu plus, qui donnent au texte l'allure d'un scénario dont on pourrait tirer un très beau film. Des lettres, très poétiques pour la plupart, envoyées par René à cette femme qu'il aime. Quatre textes du grand-père d'Evelyn, disparu du domicile quand sa mère Noémi a 7 ans. Pour l'amour

et la liberté ! Sur la couverture du livre : « Mme Marcil, de retour à New York, petit déjeuner à l'œuf à la coque », René Marcil, New York, 1951.

Une écriture qui laisse son empreinte. La précision des mots, leurs accouplements inédits, la richesse du vocabulaire, la diversité des styles, la poésie affleurant partout, ramassée dans des lettres superbes, les images épinglées dans des chapitres évocateurs en font une histoire à lire et relire. Un enchantement !

Monique Grégoire

France Daigle
PETITES DIFFICULTÉS
D'EXISTENCE
Borealis, Montréal, 2002,
191 p. ; 19,95 \$

La quatrième de couverture du dernier roman de France Daigle laisse présager un récit où l'« activité » ne manque pas et où les « questionnements » sont nombreux. Lecture faite, l'intrigue s'avère tenue : elle prend racine autour du projet de transformation d'un « entrepôt moyennement délabré » en *loft* habitable destiné aux citoyens de Moncton, en Acadie, où se situe principalement l'action. Ce programme rassembleur touche à peu près tous les protagonistes, en particulier le couple formé de Carmen et de Terry ; ce dernier a pris l'habitude d'agir après avoir consulté les oracles du « Yi King », un exercice de « divination » dans lequel il emploie la « méthode des billes » colorées. C'est du reste de la consultation des « livres d'interprétation » de ces oracles que proviennent les intitulés et la numérotation inusitée des chapitres et, sans doute, les exergues constitués, non pas de mots, mais de traits et de tirets répartis sur six lignes, rappelant vaguement l'alphabet morse.

Parmi les différents sujets abordés (l'art, le « changement spontané », les relations filiales, patronales et sociales...), la question linguistique tient certes le haut du pavé. La « richesse de vocabulaire » d'une nouvelle arrivée en éblouit plus d'un, tandis que Carmen et Terry ont ensemble un « argument [...] sus le chiac », leur « langue maternelle ». En résulteront notamment l'achat de multiples dictionnaires et un projet de librairie.

Cette intrigue progresse en empruntant le mode linéaire traditionnel, ponctué de très rapides changements de scènes : à peine amorcé, et ce, en quelques lignes seulement parfois, un tableau laisse vite la place au suivant, pour réapparaître éventuellement plus loin dans le même chapitre. Il en résulte souvent un trouble effet de vivacité narrative et de rupture textuelle.

Jean-Guy Hudon

Dany Laferrière
CETTE GRENADE DANS LA MAIN DU JEUNE NÈGRE EST-ELLE UNE ARME OU UN FRUIT ?
VLB, Montréal, 2002,
353 p. ; 24,95 \$

Presque dix ans après la sortie de *Cette grenade dans la main du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit ?*, Dany Laferrière fait paraître une nouvelle édition, revue et augmentée. Selon les mots mêmes de l'auteur, il s'agit d'un nouveau livre. Le nombre de pages a effectivement

quasiment doublé.

Fort du succès de son premier roman, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, le narrateur (*alter ego* de l'auteur qui habite aux États-Unis depuis douze ans) goûte aux plaisirs de la vie de l'écrivain reconnu. Cela lui permet notamment de mener une réflexion un peu plus empirique sur un sujet qui le fascine : les rapports interraciaux analysés à partir d'une perspective particulière : la sexualité. C'est pourtant sur un autre sujet qu'on lui demande d'écrire un article. L'enjeu est à la fois simple et déconcertant : brosser un portrait de l'Amérique (dont les frontières mythiques coïncident avec celles des États-Unis) telle qu'elle est perçue par un écrivain noir.

Bien que le roman ne prétende pas être autre chose qu'une chronique personnelle, on y découvre une analyse parfois très fine de ce qui fait la richesse (dans tous les sens du terme) et la misère des États-Unis. Empruntant tour à tour l'attitude d'un simple touriste ou d'un véritable documentariste, le narrateur évoque des anecdotes, faits réels et scènes insolites composent un véritable kaléidoscope. Fait intéressant, souligné dans le texte : alors que plusieurs écrivains blancs ont traversé les États-Unis, aucun romancier noir ne semble avoir osé tenter l'expérience.

Profitons donc de la chance et du plaisir que nous offre Dany Laferrière...

Sylvain Brehm



Audrey Benoit
LE LENDEMAIN DU QUATRIÈME SOIR
Lanctôt, Outremont, 2002,
164 p. ; 16,95 \$

Voici un livre qui révèle petit à petit une unité, un sens, une tonalité particulière. Vous avez fermé le livre, mais Lou vous accompagne encore, avec ses réflexions sur les hommes qu'elle aime et a aimés, ses questionnements sur ce qu'elle est et craint d'être.

On fait la connaissance de trois de ces hommes qui, tous, ont porté Lou aux nues, l'ont provoquée, l'ont remise en question, puis ont (plus ou moins) disparu de sa vie. Trois hommes qu'elle a aimés.

C'est à ce balancement constant entre la fusion dans l'autre et le surgissement du soi que l'on assiste ici. Et au bout de quelques retours du balancier, dont chacun a sa couleur particulière, une introspection de plus en plus troublée et, peut-être, une rencontre avec soi-même. Mais soi-même peut-il exister sans l'autre, sans l'être aimé, sans la recherche de « l'homme de sa vie » ? « J'ai rien à dire spécifiquement », déclare Lou, qui se veut artiste, à son amie Marie-Pier, pour expliquer le temps interminable qu'elle met à produire sculptures ou peintures. « Tu te laisses envahir



par les autres. Tu sais pas ce que tu as à dire parce que toi-même tu ne t'écoutes pas. Tu vis à l'extérieur de toi-même, tu peux bien ne pas savoir ce qui se passe en toi ! », réplique sa confidente, qui voit souvent clair, trop clair, ou en tout cas trop vite, pour Lou.

Un livre d'apparence agréable et de facture soignée, à la hauteur d'une écriture satinée qui nous entraîne petit à petit dans l'intimité d'une femme en trois dimensions à la recherche d'un centre de gravité.

François Lavallée

Jean-Christophe Grangé
L'EMPIRE DES LOUPS
Albin Michel, Paris, 2003,
456 p. ; 29,95 \$

Anna Heymes, l'épouse de Laurent, haut fonctionnaire du ministère de l'Intérieur, souffre d'étranges pertes de mémoire : alors qu'un étranger au visage singulier la hante, il lui arrive de ne pas reconnaître son propre mari. Eric Ackermann, l'ami de Laurent, est un éminent neurologue qui fait des recherches dans un hôpital militaire. Laurent et Eric tentent de guérir Anna. Mais essaient-ils vraiment de la soigner ou espèrent-ils autre chose ? Une psychanalyste au regard acéré

aidera Anna à y voir clair...

Au même moment, des meurtres sordides se produisent dans la petite Turquie, quartier mal famé du grand Paris, où les cadavres atrocement mutilés de trois clandestines sont découverts. Ajoutons à ces personnages, Schiffer, ancien flic à la retraite qui a davantage l'air d'un ex-taulard que d'un agent de police, des caïds de la mafia turque à la recherche d'une passeuse de drogue qui leur a fait faux bond et l'on obtient de quoi faire durer le suspens jusqu'à la fin... ou presque !

Pendant plus de la moitié du livre, j'ai été captivée par le récit bien mené et j'ai dévoré les chapitres. On passe du cerveau dans ses tréfonds aux bas-fonds de Paris. L'histoire est loin d'être banale, elle se révèle effrayante à plus d'un égard ; proies et prédateurs se confondent parfois. Pourtant, mon intérêt s'est quelque peu relâché. Quoi qu'il en soit, le quatrième livre de Jean-Christophe Grangé, dont l'un des romans, *Les rivières pourpres*, a été porté à l'écran, nous en met plein la vue ! Mais de là à le comparer, comme on l'a fait, à Stephen King...

Sylvie Trottier

Harry Mulisch
SIEGFRIED,
UNE IDYLLE NOIRE
Trad. du néerlandais
par Anita Concas
Gallimard, Paris, 2003,
191 p. ; 34 \$

Quelle démonstration éblouissante ! Il fallait oser ce coup de maître. Il fallait aussi y penser. Et seul peut-être le grand écrivain néerlandais daïs qui explore depuis ses premiers écrits les origines du Mal pouvait s'en per-

mettre la hardiesse. Car le *Siegfried* de Harry Mulisch n'est pas une énième réflexion philosophique sur le plus grand tyran meurtrier de l'Histoire, Adolf Hitler. C'est une approche singulièrement moderne, avant-gardiste, voire audacieuse, du funeste personnage. La trame de fond n'est pas si fantaisiste que ça : et si le Führer et Eva Braun avait eu un fils qui se serait appelé Siegfried, en référence bien entendu au grand compositeur Wagner et à la mythologie germanique !

L'intérêt du livre ne repose pas uniquement sur son intrigue, magnifiquement amenée, tissée de détails significatifs sur la vie quotidienne au Berghof, le refuge bavarois d'Hitler.

Au-delà des apports historiques plus ou moins romancés, l'argumentation de Harry Mulisch pourrait se résumer comme suit : Hitler c'est Rien. Un néant énigmatique. Un trou noir de destructions. Un vide anéantisant. Une absence de valeurs. Mais c'est déjà pervertir le propos de l'auteur et la finesse de son talent... Comment synthétiser *Siegfried* sans flirter avec l'incompréhensible et risquer de rallumer de vieilles angoisses ?

À l'ombre de ce grand conteur, terrifiant d'érudition, les innombrables études sur Hitler sont de toute évidence « insuffisantes parce qu'elles parlent de quelque chose et pas de rien. Ce n'est pas qu'il fût impénétrable, mais c'est qu'il n'y avait rien à pénétrer ». Et pourtant la non-personne Hitler a fait des millions de victimes et Nietzsche fut la première.

Le raisonnement glace le sang. Le nihilisme est un être humain. Hitler est à notre porte.

Il est là...

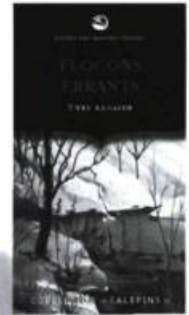
Sandra Friedrich



ÉCRITS DES HAUTES-TERRES

PAROLE DONNÉE

YVES ALCAÏDÉ FLOCONS ERRANTS



NICOLE CHAMPEAU LA CICATRICE DU CERF



GUY JEAN DU SANG SUR LES ASTILBES



UNE GRANDE EXPÉRIENCE DE LA POÉSIE

La maison de la poésie, des contes,
des légendes, des fables et
des écrits intimes

VOYEZ TOUS LES DÉTAILS DANS NOTRE SITE WEB.

www.hautes-terres.qc.ca

Patrick Brisebois
CARCASSES
AU CRÉPUSCULE
L'Effet pourpre, Montréal,
2002, 79 p. ; 12,95 \$

À lire ce recueil, on se met à penser à la pauvreté, moins de celui qui l'écrit, qu'à celle que traduit une certaine manière d'entrevoir la vie, accrochée à l'illusion d'une bonté humaine que tout un chacun pourrait découvrir une fois éliminée les couches de cynisme. Oui, les humains sont *cheap*, aussi accrochés à leur survie que les animaux. Parcourant Patrick Brisebois, je ne suis d'ailleurs pas certain que la parole soit ce qui distingue les uns et les autres.

Cela dit, on fume, on boit et on baise dans ces pages. On vole aussi des légumes au jardin public. Bien. On se sent parfois heureux, souvent seul. Pourquoi pas ? Les femmes... ? Pas jojo. Et puis il y a tant de haine.

Mais il y a beaucoup de jeunesse, de farfelu, de comique, de jeu, de violence simple, terre-à-terre. De la vie collée aux choses, aux gestes, avec une sorte d'hyperréalisme intérieur à mi-chemin entre le vers et la prose. Voici une écriture portée par une vigueur narrative qui donne parole au quotidien d'où surgit l'événement *ordinaire*, l'expérience. Il arrive bien sûr qu'une nausée se glisse hors du trou.

Il y a quelque chose de la *p'tite vie* sordide et monotone dans ces poèmes, de ce désabusement et de cette platitude qui sont le lot de la plus grande majorité. Il y a aussi un certain humour noir et ce qu'on pourrait appeler, en riant un peu, en coin, une

« poétique » ne relevant pas de l'éthique : « [J]'avoue que j'aimerais devenir un bon styliste mais je ne déjeune plus ». Voilà ce qui arrive à ceux qui se couchent de bonne heure.

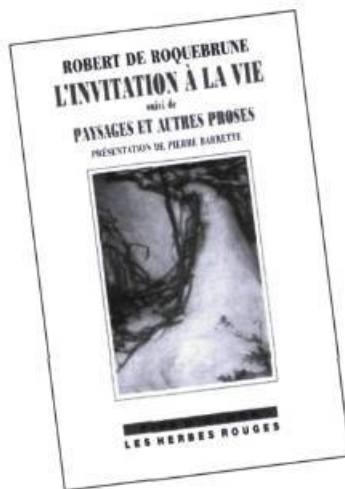
Pourtant, je ne crois pas que le rire suffise à dissoudre la bêtise et la folie. À l'heure où je lis Patrick Brisebois, Bagdad est pilonnée par l'en deçà de toutes valeurs. Que faire devant ces vers ? : « [J]e veux une nouvelle / grande guerre / je veux des cadavres / partout / d'autres attentats »... C'est ce qu'on appelle ne pas mâcher ses « dents ». L'angélisme et le pacifisme ne résoudre rien, j'en conviens, et surtout, seront de peu d'utilité devant le nihilisme radical. Que faire ? Six autres bières ? Une ligne de coke ? Écrire, dialoguer malgré tout ! En usant de ce qui existe : « [M]a merde est mon outil de travail ».

« Crépuscule des idoles » donc, que ce livre de la dérélition ? Chose certaine, j'y entends l'angoisse et le désir de la perte, la détresse et l'aigreur d'un homme qui se dit veule au point d'être indigne d'un seppuku avec arme d'acier. Écoutons-le.

Michel Peterson

Robert de Roquebrune
L'INVITATION À LA VIE
 SUIVI DE **PAYSAGES**
ET AUTRES PROSES
Les Herbes rouges,
Montréal, 2002,
61 p. ; 12,95 \$

En rééditant *L'invitation à la vie*, unique recueil publié par Robert de Roquebrune (en 1916), Les Herbes rouges ont eu l'excellente idée d'inclure



Dans sa présentation, Pierre Barrette s'attache aux seuls textes de l'opuscule de 1916 mais n'ignore pas l'existence du *Nigog* dans le résumé qu'il fait du contexte littéraire de l'époque : y sont bien marqués les enjeux qui prévalaient au temps du régionalisme triomphant et de la « relative solitude culturelle » du Québec d'alors. La « nouveauté effective » de *L'invitation à la vie* y est également soulignée, quoique certaines pistes de lecture soient pour le moins surprenantes : s'il est vrai qu'on découvre dans l'œuvre poétique de Robert de Roquebrune un certain « héritage du romantisme », le rapprochement avec Alfred de Vigny est-il justifié ? Ce que Pierre Barrette appelle une « rhétorique aux accents vaguement obsolètes », et, surtout, les exemples qu'il donne pour l'illustrer, sont au contraire le lieu d'une originalité tangible, d'une créativité novatrice qui fut peu remarquée à l'époque. Comme Paul Fort en France et Paul Morin au Québec, Robert de Roquebrune est un jalon réel ayant contribué à sa manière au passage de l'ancienne poésie strophique et versifiée à la moderne prose poétique, sous laquelle d'ailleurs le vers traditionnel affleure souvent.

L'absence de tout élément bibliographique pourrait laisser croire, à tort, que l'œuvre de Robert de Roquebrune, y compris le corpus poétique, n'a pas fait l'objet d'études : on subodore pourtant la consultation de certaines sources.

Au lecteur maintenant de (re)découvrir ces pièces, inégales certes, mais qui figurent avec raison dans une collection consacrée « à la réédition de textes essentiels de la poésie québécoise » (quatrième de couverture).

Jean-Guy Hudon

d'autres morceaux que le futur romancier, nouvelliste, essayiste, autobiographe et chroniqueur allait consacrer par la suite à la poésie : il s'agit de quatre des cinq proses poétiques parues dans l'éphémère mais incontournable revue d'art *Le Nigog*, dont l'écrivain fut l'un des co-fondateurs (en 1918).

Amélie Levesque
DANSE
Trois-Pistoles,
Trois-Pistoles, 2002,
93 p. ; 19,95 \$

Avec ce récit poétique, nous nous retrouvons en plein territoire de l'imaginaire. Car l'auteure a créé deux personnages aux contours flous (« Lui », « Elle ») qui ne se rencontrent que la nuit en des lieux plus ou moins définis (on devine une boîte de nuit, une résidence) dans lesquels règnent la musique et la danse. Ces personnages n'existent pratiquement que par leur subjectivité qui finit par rencontrer celle de l'autre grâce à d'habiles jeux de regards, des impressions fugaces et le désir, surtout, enrobant tout. Ils sont, à la fois, présents et absents l'un à l'autre dans un univers très sensuel, quasi onirique... où la violence fera irruption avec fracas dans une écriture qui ne manque pas d'originalité et d'élégance.

Gilles Côté

Isabel Allende
LA CITÉ
DES DIEUX SAUVAGES
Trad. de l'espagnol (Chili)
par Alex et Nelly Lhermillier
Grasset, Paris, 2002,
365 p. ; 29,95 \$

Roman d'aventures et d'apprentissage, *La cité des dieux sauvages* s'adresse aux adolescents, une information qui n'est toutefois pas fournie au lecteur qui risque de se sentir floué s'il s'attendait à une œuvre de la nature des romans précédents de la célèbre romancière.

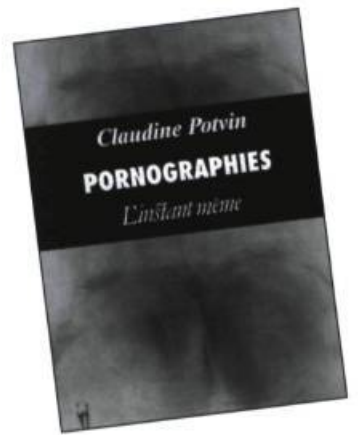
Un bouleversement survenu dans leur famille respective explique la présence exceptionnelle des deux héros, Alexander, quinze ans, et Nadia, douze ans, au sein d'une expédition scientifique



financée par l'International Geographic. Les chercheurs disposent de trois semaines pour trouver au cœur de la forêt amazonienne ce qu'il est convenu d'appeler *La Bête*. Il s'agirait d'un animal sauvage de plus de trois mètres de haut, parlant un langage articulé, dont l'odeur indescriptible ferait s'évanouir ceux qui s'en approchent. Dans cet environnement exotique et sauvage, les

dangers fourmillent et font des victimes parmi les explorateurs. Mais les deux jeunes héros, eux, surmontent toutes les épreuves qui ne leur sont pourtant pas épargnées, et, petit à petit, l'Aigle Nadia et Alexander, le Jaguar, perçoivent en eux les qualités de l'animal totémique que leur ont attribué les Gens de la Brume, peuple indigène invisible qui les a accueillis provisoirement à l'insu des adultes de l'expédition. En outre, chacun découvrira le pouvoir magique de l'objet dont il ne se sépare jamais, le talisman que le chaman a confié à Nadia et la flûte dont Alexander a hérité du musicien célèbre que fut son grand-père. Le merveilleux s'imisce donc dans ce récit, s'entremêlant aux mythes et croyances des peuples indigènes d'Amazonie.

Par ailleurs, cette contrée sauvage, propice à l'aventure



et au dépaysement, se prête particulièrement bien au traitement du thème de l'écologie, soit du respect des peuples indigènes, de leur habitat et de leur mode de vie. Aussi, le riche exploiteur et ses acolytes, le général de l'armée et la docteure qui lui servent d'alibi, seront-ils démasqués, et la population sera alertée quant au génocide qu'ils planifiaient. Les deux jeunes héros auront découvert leurs forces en apprivoisant la nature, en s'ouvrant à la différence et en débusquant l'injustice.

Pierrette Boivin

Claudine Potvin
PORNOGRAPHIES
L'instant même, Québec,
2002, 133 p. ; 16,95 \$

Mirna, une jeune auteure, caresse le rêve d'écrire un livre pornographique, « un traité impudique, plein de cochonneries ». Selon elle, « les femmes ont toujours eu un sexe à coucher sur papier froissé » et c'est dans cet état d'esprit qu'elle laissera libre cours à ses fantasmes érotiques en rédigeant une série de nouvelles où se mêlent la passion, le désir, la violence et le sordide. Dans une de ces « pornographies » intitulée « le show d'Angèle », une très jeune fille, une « enfante » comme la surnomme l'écrivaine, tourne dans un film

Avez-vous lu?

Les nouveautés chez LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE



Ronald Després
Le Scalpel ininterrompu

La parution de ce livre, à Montréal, à la fin de l'année 1962, constitue en elle-même un événement profondément ambigu et disjonctif. Œuvre inclassable, dont l'originalité, la marginalité, l'effronterie même semble le disputer en audace à n'importe laquelle des publications les plus avant-gardistes de l'époque—pour autant qu'il s'en trouve une à laquelle on puisse la comparer!

Roman (Sotie), 178 pages.
ISBN 2-922992-05-5, 22,95 \$



Daniel Omer LeBlanc
Omégaville

Omégaville tente une recherche d'équilibre dans la juxtaposition des contraires. En interrogeant à la fois la perte, la folie, la démythification de la femme et la hantise de la mort, Daniel Omer LeBlanc retrace dans le dépouillement une quête poétique essentielle.

Poésie, 104 pages.
ISBN 2-920221-98-1, 14,95 \$

En vente chez votre libraire

© 2003, LES ÉDITIONS PERCE-NEIGE
 Site Web : perceneige.info.ca Courriel : perceneige@nb.aibn.com

pour adultes, se laissant balotter d'une fausse jouissance à l'autre. « Mirna auteure spectatrice narratrice lectrice se noie dans l'ambivalence de son personnage. Voudrait faire un film là-dessus mais le scénario lui échappe le sujet aussi. Certains films sont lourds à visionner pornographe auteure d'un traité sur la prostitution. » La jeune femme se laissera prendre au jeu de ses propres histoires et éprouvera du plaisir à mettre en mots les délires de putains, de petites filles ou de femmes rangées, pour qui l'érotisme est un jeu ou un don à exploiter.

Pour son second recueil de nouvelles, Claudine Potvin n'a pas eu froid aux yeux. Cependant, l'homme que je suis a ressenti un certain malaise à sa lecture. Bien que magnifiquement écrits, plusieurs de ces récits m'ont laissé la curieuse et désagréable impression de pénétrer en territoire ennemi, d'être un étranger dans cet univers sexuel presque exclusivement féminin, d'y être reçu en salad. Car ce ne sont pas les salopards qui manquent, comme ce photographe érotique qui exploite les petites filles, et qui se fait poignarder par la sœur aînée d'un des « modèles », et tous ces clients mâles qui abusent de la naïveté de toutes jeunes prostituées pour assouvir leurs pires instincts. Certains hommes sont présentés comme des obstacles à l'épanouissement de la femme, comme cet époux assassiné après de longues années de tiédeur.

Le recueil a le mérite d'explorer un thème assez peu exploité de la littérature,

c'est-à-dire le désir et la jouissance au féminin, mais il fait appel parfois à l'imaginaire féministe des années soixante-dix (d'où les nombreux exergues empruntés aux Nicole Brossard, France Théoret et Josée Yvon), à l'époque de la mise en question des hommes sans cervelle, qui ne pensaient qu'à baiser, et de la découverte par les femmes du plaisir solitaire et du fantasme lesbien comme solution de rechange. De l'audace, certes, mais une certaine impression de déjà vu...

Éric Gauthier

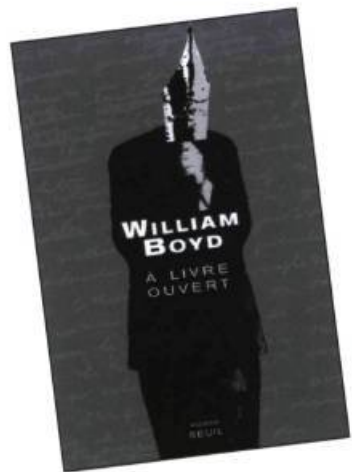
**Mitjarjuk Nappaaluk
SANAAQ**

*Trad. de l'inuktitut
par Bernard Saladin
d'Anglure*

**Stanké, Montréal, 2002,
303 p. ; 19,95 \$**

Bien après l'effort empathique du cycle d'Yves Thériault consacré aux autochtones, il est réjouissant de pouvoir ici accéder à la première fiction inuite « officielle », qui fournit une perspective d'une grande authenticité. Son auteure, Mitjarjuk Nappaaluk, est une chasseuse ayant commencé à écrire dans les années 1950, incitée par un missionnaire catholique qui lui suggérait d'enrichir de documents, en écriture syllabique, la vie de son peuple. Rapidement, chez Mitjarjuk Nappaaluk se développa le désir de la fiction ; elle commença à colliger de petits tableaux inspirés de sa mémoire et de celle de ses proches.

L'anthropologue Bernard Saladin d'Anglure, qui appro-



tisme et l'esprits des ancêtres ressurgissent. Un contraste attribuable au fait que les premiers cahiers ont subi une certaine autocensure liée au contexte de rédaction. Cette version se distingue d'ailleurs de la précédente par le retour de certains passages autrefois jugés inadéquats, par exemple celui où une Inuite a des relations sexuelles avec un commerçant blanc.

Paru peu longtemps après *Atanarjuat*, film de Zacharisa Kunuk, *Sanaaq* ouvre la culture inuite au dialogue avec les littératures du monde, de même qu'il évoque le passage trouble entre deux époques radicalement différentes.

Thierry Bissonnette

**William Boyd
À LIVRE OUVERT
LES CARNETS INTIMES
DE LOGAN MOUNTSTUART**
*Trad. de l'anglais
par Christiane Besse*
**Seuil, Paris, 2002,
521 p. ; 34,95 \$**

fondit depuis quarante ans son contact avec les habitants du Nunavik, a collaboré une première fois avec l'auteure pour produire, en écriture syllabique normalisée, un récit qui fut diffusé dans les écoles inuites à partir de 1983. Plus récemment, les deux amis s'unissaient à nouveau pour travailler à une traduction française accessible à un lectorat plus large.

Transcription d'un quotidien rude, axé sur la débrouillardise humaine la plus urgente, *Sanaaq* étonne tout de suite par son style intuitif et sautillant, qui nous révèle un mode de pensée original, au carrefour de la tradition autochtone et de l'influence occidentale. Alors que les premiers chapitres sont un peu plus documentaires, on a ensuite droit à des péripéties plus troublantes, où l'occul-

Curieusement, les dernières œuvres de William Boyd m'avaient moins enchantée que les flamboyantes fresques des débuts. Chez lui, j'avais toujours admiré cette dualité entre souffle épique et sensibilité toute humaine qui donne à ses écrits la rare aptitude à susciter chez le lecteur à la fois l'enthousiasme et l'émotion.

S'il renoue avec les premiers romans, *À livre ouvert* est néanmoins d'un genre nouveau sous sa plume ; on pourrait qualifier ce récit de mystification littéraire, n'eût été le mot « roman » sous le titre, en page de couverture. N'empêche, c'est la première fois que William Boyd se joue ainsi du paratexte, accumulant les indices formels de véracité (bibliographie du protagoniste, références historiques, index) contribuant

à augmenter l'« effet de réel » si cher à Roland Barthes.

Autre nouveauté, le style est décousu, parfois télégraphique, ce qui participe là encore à l'effet de réel, car il s'agit d'un journal intime. Ce qui donne du souffle, cette fois-ci, c'est la durée. Ces carnets sont en effet censés avoir été écrits sur sept décennies, ce qui fait du diariste Logan Montstuart un témoin privilégié du monde littéraire, artistique et politique de ce que l'historien britannique Eric Hobsbawm a nommé « court XX^e siècle », ce XX^e siècle historique qui s'étend de 1914 à 1991.

L'émotion que provoque ce magistral roman est d'un genre nouveau, elle aussi : certes, Logan Montstuart éprouvera des deuils tragiques propres à nous toucher, mais il en surmontera la douleur avec une admirable sérénité. Non, l'inédit est ailleurs, et le titre original du roman de William Boyd nous en livre la clé : *Any Human Heart*. Car, comme tout être humain – et bien qu'il ait côtoyé les plus grands de ce siècle –, Logan Montstuart aura incarné bien des espoirs déçus, bien des désillusions. Solitude, dénuement et vieillesse constitueront l'apothéose d'une vie à la fois extraordinaire et si banale, et ils seront décrits par William Boyd dans toute leur quotienneté, avec une précision

presque documentaire qui leur confère une étonnante force narrative.

Isabelle Collombat

Lise Gauvin
ARRÊTS SUR IMAGE
L'instant même, Québec,
2003, 100 p. ; 14,95 \$

Arrêts sur image : le titre est bien choisi pour chapeauter une série de nouvelles construites autour de moments fugaces, d'instant figés dans le temps à la manière des instantanés, comme si, effectivement, une caméra s'était arrêtée sur une image que Lise Gauvin aurait saisie au vol pour raconter un court épisode dans la vie des personnages qui la composent.

Pour la plupart, ce sont des femmes sur le point d'être trompées, trahies ou abandonnées ou qui le sont déjà. Des êtres souffrants dont le destin va basculer d'une minute à l'autre, pour le meilleur ou pour le pire, et qui seront bientôt envahis par le doute, la douleur ou l'incertitude.

Cela dit, le recueil comporte aussi des nouvelles plus drôles, plus légères, plus moqueuses, comme celle qui met en scène une femme qui cherche l'âme sœur par le biais des petites annonces (« Femme cherche homme ») ou cette autre dans laquelle un couple de joueurs de

tennis en mettent plein la vue aux membres de leur club (« Au tennis ») ou encore la nouvelle intitulée « La panne », écrite sur le mode d'un dialogue entre des personnes coincées dans un ascenseur et dont la mésaventure est commentée en direct par un chœur. Le ton intimiste du recueil présente bien la vision intérieure des protagonistes et maintient le lecteur à proximité des personnages. L'écriture, souple et coulante, est peut-être un peu trop lisse cependant : les quinze récits sont bien figés mais pas très marquants, et les chutes, qui ne tombent pas toujours à propos, donnent parfois l'impression d'être un peu plaquées. Dans l'ensemble le recueil est plutôt gentil et inoffensif : il ne bouleverse pas mais il ne déplaît pas non plus.

Louise Villemaire

Upamanyu Chatterjee
LES APRÈS-MIDI
D'UN FONCTIONNAIRE
TRÈS DÉJANTÉ
Trad. de l'anglais
par Carisse Busquet
Robert Laffont, Paris,
2002, 407 p. ; 37,95 \$

Le premier roman d'Upamanyu Chatterjee à être traduit en français a de quoi charmer : plein de fraîcheur, bien écrit, drôle, il se lit facilement – malgré les mots

hindous dont il est parsemé – et avec un grand plaisir. Tout en racontant les tribulations d'Agastya Sen, l'auteur y dépeint l'Inde sur un mode satirique, l'univers de chiens et de vaches errants, de *rickshaws*, de gens qui « se multiplient comme un joyeux cancer », où la tradition et la modernité se côtoient, se heurtent et, souvent, entrent en collision.

Entré dans l'Indian Administrative Service pour faire un stage de formation, Agastya découvre les régions arriérées de son pays. L'expérience qui est censée être enrichissante (selon ses cousins, amis et autres fonctionnaires) s'avère rapidement l'une de celles dont on veut voir la fin. À Madna, les journaux sortent « quand il y a des ragots savoureux à raconter », les condiments susurrent parfois « salut, je m'appelle choléra et toi ? », et la chaleur ou les moustiques qui piquent au visage n'améliorent en rien la situation. Fumer de la marijuana et se masturber dans la chambre partagée avec une grenouille, faire du jogging, chercher des prétextes pour éviter les réunions, cela devient lassant aussi.

Un retour à Delhi convaincra le fonctionnaire déjanté que travailler dans le domaine de l'édition, emprunter chaque jour la même route et rencontrer les mêmes personnes



POLAR, NOIR & MYSTÈRE
VOUS AIMEZ LES INTRIGUES POLICIÈRES ?

Quatre fois l'an, *Alibis* vous offre les meilleurs textes du genre !

Au sommaire du n° 6 :

ALAIN BEAULIEU
JACQUES BISSONNETTE
YVES MEYNARD
NORBERT SPEHNER
...et bien d'autres.

NE PARTEZ PAS SANS ALIBIS !
www.revue-alibis.com

COUPON D'ABONNEMENT

- Je m'abonne pour 1 an 27 \$ (taxes comprises)
 Je m'abonne pour 2 ans 50 \$ (taxes comprises)

Chèque ou mandat à l'ordre de : **Alibis**

Détachez ou photocopiez et envoyez à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Téléphone : _____

Je débute mon abonnement au numéro :

n'est pas pour lui non plus... Le cynisme étant l'une des seules armes qui lui restent, il l'emploie abondamment – à la grande joie du lecteur –, sans jamais se répéter.

« Ce qu'il y a de mieux dans les mythes, c'est que la survie est toujours très simple » dit l'un des personnages, comme pour nous rappeler la complexité du monde réel. Hésitant devant la vie qui lui est offerte et ne sachant pas comment créer celle dont il rêve, Agastya Sen a « échoué, certes, mais avec quelle élégance ! »

Radmila Zivkovic

Leslie Kaplan
LES AMANTS DE MARIE
P.O.L., Paris, 2002,
281 p. ; 29,95 \$

Tout comme elle l'avait fait dans *Le psychanalyste*, Leslie Kaplan découpe son texte en plusieurs portions de quelques pages, chacune livrant l'état d'un personnage à un moment précis de sa journée. Alors que l'on progresse dans la lecture, on a l'impression que les pensées des personnages sont captées au fur et à mesure qu'elles surgissent, s'enchaînant les unes après les autres, comme dans nos têtes, au fil des stimulus. Il y est bien sûr question de Marie, qui est le centre autour duquel gravitent tous les autres personnages : Max, David, Sammy, Dahlia, son frère Rachid, M le Malade, l'Américain Jimmy, Pauline et ses frères... Mais on y parle surtout des réalités quotidiennes, bien terre-à-terre, des liens qui se nouent, de ceux qui se dénouent, de ceux que l'on renoue, des jeux de la

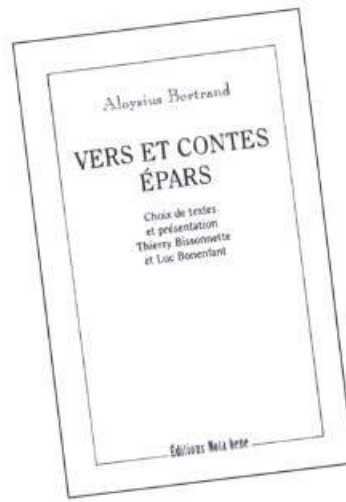
pensée et du hasard.

Leslie Kaplan est toujours aussi déroutante. Dans cet autre livre que je qualifierais de « roman-réalité », elle semble poursuivre ce qu'elle avait entrepris dans *Le psychanalyste* : une sorte d'état des lieux, d'état des âmes, d'état des liens. Les courts textes qui constituent la trame de ce « presque-roman » se lisent un peu comme des faits divers dans lesquels on reconnaîtrait tout de même un lien, ténu ; c'est ce qui fait le quotidien qu'on y lit, ce qui fait, en somme, toute vie. Moins réussi que *Le psychanalyste*, *Les amants de Marie* en constitue une sorte de prolongement où les pensées, les questions qui surgissent mènent invariablement à d'autres pensées, d'autres questions. « Un peu plus loin, un panneau vert criard était barré de rouge : à qui on parle, à quoi on pense. Une femme s'en allait, l'air innocent, un gros feutre à la main, un petit bonnet enfoncé sur les yeux. » Et voici qu'à son tour le lecteur peut s'interroger : bref, à quoi tout cela mène-t-il ?

Sylvie Trottier

Aloysius Bertrand
VERS ET CONTES ÉPARS
Nota bene, Québec, 2002,
242 p. ; 14,95 \$

On connaît surtout Aloysius Bertrand pour avoir été, par les courts récits poétiques de son *Gaspard de la nuit*, précurseur des *Petits poèmes en prose* de Charles Baudelaire. Mallarmé et Huysmans se réclamaient aussi de lui. Dans *Vers et contes épars*, on a l'occasion de découvrir ou de redécouvrir l'œuvre du



Dijonnais, de même que sa Bourgogne chérie, qui se fait souvent le théâtre de ses courts textes.

Si la mort précoce, à 33 ans, de Louis dit Aloysius Bertrand a fait que l'œuvre est parfois fragmentaire, elle n'en pas moins une solide unité thématique et stylistique. La présentation critique de Thierry Bissonnette et Luc Bonenfant de même l'ordre choisi contribuent d'ailleurs à mieux en apprécier la valeur. L'auteur et ses productions y sont mis en contexte et sont commentés avec une pertinence et une concision qui égalent style et plaisir de lecture. L'importance historique d'Aloysius Bertrand et la grande rigueur de son travail stylistique émergent, clairs comme de l'eau de roche.

Cette nouvelle édition met donc en valeur le charme discret de cet auteur, une espèce d'honnête homme ayant attrapé le « mal du siècle ». Son humour doux-amer rime avec sa fascination pour le clair-obscur. Chez lui, la mesure dans l'expression se panache de relents de style anglo-saxon, de pittoresque, de thèmes historiques et parfois fantastiques, souvent reliés à l'amour. Tous les ingrédients du romantisme des débuts y apparaissent, de façon pratiquement exemplaire. La peinture des per-

sonnages et des lieux se diffuse avec un rythme et une musicalité remarquables, dans les vers comme dans la prose. Certains de ses vers restent même en tête comme des comptines. Si ce poète méconnu s'est attaché au thème de la volupté jusque dans ses ramifications les plus abstraits, ce qui le lie au langage se déploie avec bonheur dans ces vers et contes qui coulent de source.

Alexandra Liva

Aki Shimazaki
WASURENAGUSA
Leméac, Montréal/Actes
Sud, Arles, 2003,
123 p. ; 17,95 \$

Après *Tsubaki*, *Hamaguri* et *Tsubame*, Aki Shimazaki poursuit, avec ce quatrième roman, une œuvre singulière et unique dans la littérature québécoise.

À nouveau, le lecteur retrouve, dans *Wasurenagusa*, certains des personnages déjà rencontrés dans les ouvrages précédents – Mariko Kanazawa, son fils Yukio, le prêtre de l'orphelinat – et plusieurs autres qui sont évoqués dans la trame du récit. Cette fois-ci, le roman est cependant centré sur l'histoire de Kenji Takahashi, le mari de Mariko.

Héritier d'une puissante et noble famille, Kenji, vraisemblablement stérile, épouse Mariko en secondes noces et adopte son fils naturel, brisant ainsi les relations avec ses parents qui refusent de donner leur accord à ce mariage. Des années plus tard, après la mort de ses parents, il découvrira à son tour la puissance insidieuse et inconcevable de la tradition, plus forte que la vérité, qui a pesé sur sa propre famille.

Dans de petits bouquins d'une centaine de pages à peine, Aki Shimazaki trace le portrait incisif de la société

traditionnelle japonaise du vingtième siècle à travers les drames d'individus liés les uns aux autres à leur insu. Tragédie collective et tragédie individuelle s'entremêlent dans un univers stigmatisé par le secret, le poids de la honte et de l'orgueil, dans une société où perdre la face s'avère le comble du déshonneur. Avec une même économie du mot, Aki Shimazaki propose ici encore et d'un livre à l'autre une œuvre universelle d'une richesse remarquable.

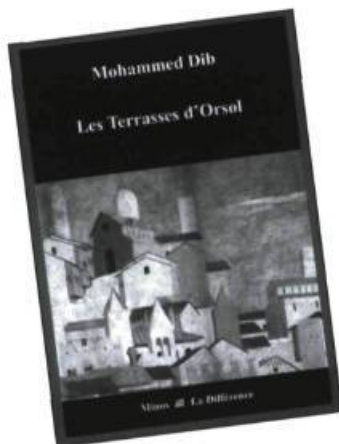
Linda Amyot

**Mohammed Dib
LES TERRASSES
D'ORSOL**

**La Différence, Paris, 2002,
223 p. ; 14,95 \$**

Sorte de suite à *Qui se souvient de la mer*, *Les terrasses d'Orsol* poursuit l'itinéraire initiatique si cher à Mohammed Dib. L'immense poète qu'on a également qualifié de père du roman algérien (un prix littéraire soutenu par une fondation de la Bibliothèque Municipale El-Méchouar porte même son nom) creuse encore davantage l'absence où aboutit un jour, une nuit, tout humain en quête de vérité. Avec ce roman, Mohammed Dib fait un tour d'écrrou de plus : les lieux de l'action – Jarbher – et Orsol, ville d'origine du narrateur, apparaissent d'emblée aussi peu « localisables » que l'identité des personnages. Reconnaîtra qui le voudra Alger dans Orsol, mais l'essentiel est évidemment ailleurs, dans l'exil du sens et surtout, peut-être, dans la force du rêve, la puissance de la pulsion de connaissance.

Voilà donc Eid (Aëd, Ed), un chargé de mission devant quitter sa femme, Eïda, et sa fille, Elma. Il est envoyé à Jarbher pour « observer ».



Quoi ? L'observation elle-même. Des terrasses – mieux encore de l'hôtel où il réside, situé sur les hauteurs de la ville –, c'est à l'expérience de la vision, voire de l'éblouissement même, qu'il assiste. D'où le fait qu'il tombe sous le coup de la « malédiction de la lumière ». Étranger, il dévoile alors une fosse, absolument évidente, criante, dont personne ne parle. Comme si un secret, effacé, gisait au cœur de l'existence, du discours, de la mémoire. Porté par un obscur désir de parole, Eid rompt le silence, ouvre le tombeau, appelle les fantômes en plein soleil. Apparaissent alors les signes d'une blessure béante, vide plein, césure, faille, caveau psychique d'une communauté embaumant sa folie.

Mais comment nommer cet innommable-là, fors les hallucinations auxquelles il incite ? Dire à l'autre, aux habitants, bienveillants, fiers, que des hommes vivent là ? Sans basculer dans la folie, dans l'horreur ? Peut-être est-ce pour cela qu'Eid désigne un tel espace en jurant : « Sacré nom ! » Pourtant, pourquoi fallait-il exposer cet impossible, énoncer cet impensable ? Pour qui ? En vue de quoi ? Plus aucune certitude n'est donnée lorsqu'un être se quitte lui-même pour envisager le passage vers l'autre face de la vie.

Michel Peterson

LES NOUVEAUTÉS VARIA

LE VIOLONCELLE

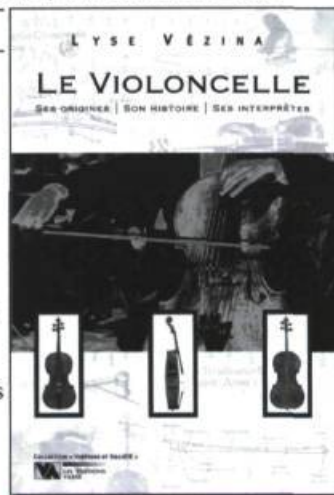
SES ORIGINES, SON HISTOIRE, SES INTERPRÈTES

LYSE VÉZINA

Cet ouvrage fait la synthèse des connaissances actuelles sur l'instrument fascinant qu'est le violoncelle. On y explique d'où il vient et on y présente les développements dont il a fait l'objet à travers les âges. On y trouve aussi de nombreuses considérations sur la lutherie, sur les grandes écoles de musique, sur l'art de l'archet. Finalement, on y présente les grands interprètes du violoncelle.

Bref, ce livre constitue une véritable bible sur le violoncelle et, incontestablement, il est en français l'ouvrage le plus complet sur le sujet. Les renseignements y sont présentés de manière telle que tous les amateurs de musique seront intéressés par ce livre. Véritable hymne à l'instrument auquel Lyse Vézina a consacré sa vie, cette œuvre – unique en son genre – saura combler les lecteurs les plus exigeants.

402 pages • Photos • Index • ISBN 2-922245-83-7 • 34,95 \$



JOURNAL D'UN ÉTUDIANT EN MÉDECINE À PARIS

TEXTE ÉTABLI AVEC
PRÉSENTATION ET NOTES
PAR GEORGES AUBIN ET
RENÉE BLANCHET

LACTANCE PAPINEAU

Le *Journal* de Lactance Papineau, deuxième fils de Louis-Joseph, connaît aujourd'hui sa première édition. Le jeune homme y relate ses années d'apprentissage à Saint-Hyacinthe ainsi que son séjour de cinq ans à Paris où il suit ses cours à l'École de médecine, une institution à la fine pointe de la science, dont il côtoie les sommités : Rostan, Orfila, Cruveilhier,



Royer-Collar, Trousseau. Revenu au pays, Lactance Papineau ouvre un cabinet de consultation et est engagé comme professeur de botanique. Mais inexplicablement, le jeune médecin sombre dans la démence qui le conduira à l'internement. Il mourra à 40 ans dans l'oubli total.

Ce journal contient de précieux renseignements sur les sciences médicales du milieu du XIX^e siècle, sur les allées et venues de la famille Papineau en exil à Paris et sur les divertissements parisiens du jeune Papineau au sein du groupe des Scelti, fondé par Gobineau.

612 pages • Photos • Index • ISBN 2-922245-94-2 • 39,95 \$

WWW.VARIA.COM